

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, New Orleans, Louisiane.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 22 février 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Nue. Fahrenheit Centigrade

CARNET MONDAIN

FEVRIER A L'OPERA 23 Chevaliers de Momus 27 Equipe de Protée. 28 Rex. 28 Equipe de Comus.

Le dévoilement d'un monument.

Quel spectacle plus imposant, plus touchant, quelle leçon plus haute, plus admirable que le renouvellement de toute une population devant la statue d'un homme dont l'image évoque de lointains souvenirs, fait revivre toute une époque glorieuse et douloureuse. Ce spectacle, cette leçon, nous les avons eus hier; nous les avons eus par milliers les fils de la Louisiane assis avec un intérêt angoissé devant un ardent patriotisme au dévoilement du monument que nous avons élevé au milieu de nous à l'homme qui, à une époque, fut l'incarnation d'une idée, d'un principe pour tout le Sud, à l'homme auquel les destinées de ce Sud furent confiées et qui les défendit de son mieux, Jefferson Davis.

mal qui devait le faire descendre dans la tombe; et s'il a pu regretter de ne pas s'endormir du dernier sommeil au sein de son Etat natal, de l'Etat plutôt où il vécut le plus grand nombre de ses années, du moins il dut avoir cette pensée apaisante qu'il mourait dans une ville qui lui resta fidèle aux jours les plus sombres, une ville qui toujours il aime.

Tempérament indomptable, la mort seule devait conquérir Jefferson Davis; la mort, cette irrépressible toujours à l'œuvre. L'ex Président de la Confédération fut, assurément, l'une des plus hautes, des plus pures individualités de son siècle; il ne eût pas d'être un grand homme, il faut venir à temps, a dit un grand penseur.

Jefferson Davis vint à temps car lorsqu'éclatèrent les orages qui devaient amener la catastrophe, la Guerre de Sécession, il fallait une voix qui pût revendiquer éloquemment les droits pour la défense desquels allait se faire la gigantesque prière d'armes, il fallait un citoyen qui, après avoir rendu sur les champs de bataille, dans les conseils de la nation, au sein d'un cabinet fédéral, du Sénat fédéral aussi, des services éclatants, fut le défenseur d'une cause considérée comme sainte par une moitié du pays; un patriote qui eût prêché l'apaisement, démontré la justice des revendications, avant le déclenchement de la tourmente suprême.

Celle-ci venue, il fallait un chef dirigeant guerre et politique assez en possession de lui-même pour refréner les ardeurs trop impétueuses, pour discipliner le patriotisme, pour le maintenir dans les voies aboutissant à des fins honorables, à des espérances fécondes.

Des factions allaient naître sans doute; il était besoin d'un esprit ferme et pratique, pénétré de cette vérité dite un jour par Lamartine: "On n'obtient des factions que ce qu'on leur arrache."

Jefferson Davis aimait l'Union ardemment, sincèrement, mais il avait une foi non moins vive, non moins sincère en certaines théories. Est-il bien sûr que, sans lui à la tête du gouvernement de la Confédération, la lutte eût en cette grandeur à laquelle l'histoire impartiale n'a pas encore rendu un complet hommage?

Car le triomphe ne fait pas toujours le grandeur, et si nous ne jugeons sainement, la postérité dira que ce vaincu fut au moins aussi grand que son vainqueur.

rent avec la connaissance de l'histoire, il montrait que la R. P. donnerait aux minorités le droit de faire entendre leurs revendications et satisfaisait l'instinct de justice qui est dans le cœur même du pays.

Jefferson Davis n'est pas descendu entier dans la tombe; son souvenir lui a survécu; et tandis que le bronze fera connaître aux générations futures sa souriante image, l'histoire leur parlera des hauts faits qui l'ont immortalisé.

Campagne contre la grossièreté du langage.

Le Club du Sourire et le Signe de la Croix violette.

Paris, 8 février. A Londres, vient de se fonder un nouveau club, qui s'est donné une intéressante mission morale. Ses membres s'engagent à sourire quand ils se sentent enclins à jurer. Le défaut unique de ce sourire, c'est d'être un aveu. Juron rentré, sourire sorti. Mais, en vérité, n'est-ce pas là un heureux défaut?

On sait qu'en France il existe depuis longtemps une Société qui poursuit le même but. Elle s'appelle la "Croix violette." Elle ne demande pas de cotisation. Elle ne constitue pas de bureau. Elle a pris part récemment à un congrès contre la grossièreté du langage, qui s'est tenu à Rome.

Notre race a, de tout temps, été éprise d'éloquence. Les Romains d'autrefois représentaient l'Hercule de Gaule entraînant les hommes par des chaînes d'or attachées à sa langue. Quelle souffrance pour les gens de goût quand, au tintement harmonieux de ces nobles chaînes oratoires, se mêlent des blasphèmes de charretier embourbé!

Longtemps, dans nos Assemblées, le langage demeura court, par habitude, par tradition et pour ainsi dire par définition. D'une expression insolente ou inconvenante, on disait: "Ce n'est pas parlementaire."

En vérité, les Liges, les Clubs, les Sociétés et les Congrès contre la grossièreté du langage ont une rude tâche à accomplir. Travail d'assainissement vraiment digne d'Hercule!

Au théâtre, par exemple, en ce moment, il n'y a guère de pièces prétendues modernes où, sous prétexte d'intense observation, on ne fasse éclater quelque juron ou quelque gros mot ignoble. Quel progrès depuis la fin du dix-neuvième siècle où le blasphème: "Tonnerre de Dieu..." poussé au dernier acte d'un drame, semble devoir attirer la foudre!

Présentement, ce n'est plus l'esprit qui court les rues. La moindre discussion, dans l'empirement de ses propos, laisse à des lieues derrière elle ce qu'avait de plus véhément les classiques que l'on a rompus.

Il est à regrettable de constater que la surveillance qu'on exercera sur la langue, au nom de la dignité personnelle, dans les familles, dans les réunions publiques, au théâtre, sera aussi salutaire à la morale sociale que favorable à la culture intellectuelle.

Rien n'est plus efficace qu'une discipline de cette sorte. Un jour qu'on annonçait une mesure restrictive de la liberté de la presse, un journaliste illustre s'écria: "On va voir ceux d'entre nous"

qui ont vraiment du talent." De même, le jour où un contrainte quelconque s'opposera à l'usage forcé des gros mots, on verra ceux qui ont vraiment de l'esprit. Ceux-là, en France, sont légion. Quelle revanche ils prendront alors!

Le père de Mlle Mars.

Mouvel - le comédien-dramaturge dont le Théâtre-Français va célébrer, dans quelques jours, le centenaire - fut à la mode dans les dernières années de l'ancien régime; il eut peut-être plus de succès "à la ville" qu'à la scène, en dépit de sa taille peu avanta-

geuse et de son visage effreiné. Mais il possédait une voix agréable, de beaux yeux et une sensibilité délicate. Une de ses aventures fit tant de bruit, que son expulsion fut décidée. Un soir, en sortant de scène, il trouva, dans sa loge, deux exempts qui le firent monter en chaise de poste et le conduisirent à la frontière.

Le comédien ne revint à Paris qu'au début de la Révolution. Sous la Terreur, on le vit dans la chaire de Saint-Roch, vêtir d'une dalmatique tricolore, prononcer un discours en l'honneur de la Déesse Raison.

Il prit sa retraite en 1806, quoiqu'il eût à peine soixante ans, mais sa santé était altérée et il avait perdu la mémoire.

"Il faut passer l'éponge et tirer le rideau," disait-il aux habitués de la Comédie. "Mais, ajoutait-il, je vous laisse une artiste qui sera grande."

La célébration à Washington.

Washington, 22 février. Virtuellement toute la capitale s'est unie aujourd'hui pour rendre un tribut à George Washington, en commémoration de son cent-soixante-dix-neuvième anniversaire de naissance.

Tous les comités départementaux ont été en congé, mais les employés du Capitole n'ont pas été aussi heureux, les deux chambres du Congrès étant en session.

Le Président Taft s'est rendu à Alexandria, Vie., dans l'après-midi et y a été l'hôte de l'Association Commémorative des Maçons de Washington. Dans la soirée il a assisté à un banquet Maçonique et s'est vu conférer les degrés de la Grande Loge du Michigan.

THEATRES. ORPHEUM.

Il est impossible de dire trop de bien de l'excellent programme présenté cette semaine au public néo-orléansais, par la direction de l'Orpheum.

TULANE.

Les représentations de la jolie comédie musicale "The Dollar Princess", attirent chaque soir un nombreux public au théâtre de la rue Baronne.

CRESCENT.

Le théâtre Crescent obtient cette semaine un véritable succès avec l'amusante comédie "Buster Brown". Une foule nombreuse a assisté à la matinée spéciale donnée hier.

"Buster Brown" restera à l'affiche jusqu'à samedi soir inclusivement et sera remplacé à partir

de dimanche par "A Wining Miss".

Théâtre de l'Opéra.

Thais a été donnée, hier soir, à l'Opéra, devant une salle assez convenablement garnie.

Demain soir, grande représentation en l'honneur des marins français; La Bohème sera à l'affiche.

Nombreux visiteurs à bord des navires américains.

Les équipages des trois navires de guerre américains, "Tennessee", "Chester" et "Salem", qui ont jeté l'ancre mardi après-midi dans notre port, ont été occupés toute la matinée au nettoyage afin de mettre ces bâtiments en état de recevoir les visiteurs.

Pendant toute la durée du séjour de ces bâtiments dans notre port, c'est à dire jusqu'à mercredi prochain, le public sera autorisé à visiter les heures suivantes: du midi à 13 heures, de 13 heures à 15 heures, de 15 heures à 17 heures, de 17 heures à 19 heures.

Les trois navires partiront mercredi matin pour New York, et se rendront, ensuite dans l'estuaire d'Hampton où ils rejoindront le reste de l'escadre, avec laquelle ils prendront part aux manœuvres de printemps.

Le "Tennessee", le "Salem" et le "Chester" font partie de la cinquième division de l'escadre de l'Atlantique, laquelle est commandée par le contre-amiral Sidney A. Staunton.

C'est le "Tennessee" qui porte le pavillon amiral. L'équipage de ce cuirassé comporte 917 officiers et marins, plus deux officiers de la marine argentine qui font un stage à bord, les lieutenants Guillermo Ceppi et Ricardo Vergo.

Les noms des officiers des trois navires: "Tennessee" - Capitaine Harry S. Knapp; lieutenant commandant, Douglas E. Dismukes; lieutenant commandant, Percy N. Olmsted; lieutenant, Herbert G. Sparrow; George B. Landberger; Clarence A. Richards; Benjamin Dutton Jr; mécaniciens, Roy L. Lowman, Edwin A. Wallston, Guy E. Baker, James Parker, Jr., Fred C. Bessel, Frank R. Smith, James D. Moore, Herbert B. Labaratz; aspirants, Gérard Bradford, Arthur Dwyer, Ralph D. Spalding, Ernest J. Blankenship, Eugene M. Woodson, Franklin H. Fowler, Stanley R. Canine, Donald B. Beary, John A. Byrne, L. A. Mc Langhlin; chirurgien, M. K. Johnson; aide-chirurgien, W. L. Mann, Jr.; commissaire, H. W. Browning.

"Salem" - Capitaine G. E. Frasier; lieutenant commandant, R. C. Bulmer; lieutenant, Y. S. Williams; lieutenant, L. Cox; mécaniciens, W. F. Jacobs, G. K. Davis, C. R. Clark, H. D. F. Burdick; chirurgien, W. J. Zalesky; commissaire, B. Mayer.

"Chester" - Capitaine, B. C. Decker; lieutenant commandant, G. L. P. Stone, C. A. Aebel; lieutenant, E. C. Oak; mécaniciens, M. E. Manley, H. G. Taylor, C. M. James, J. C. Jennings; P. A. chirurgien, L. T. Taylor; commissaire, F. T. Foxwell.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine dans "L'Abelle" quotidiennement. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous le titre de "L'Abelle" à raison de 10 cts le numéro.

Désastreux incendie à Donaldsonville.

Donaldsonville, Lne, 22 février. Un incendie qui a éclaté aujourd'hui à dix heures du matin dans la cuisine de l'Hôtel Nichols, à Donaldsonville, a rapidement pris de vastes proportions en raison du vent violent qui soufflait par rafales et a pendant quelques heures menacé cette localité d'une destruction complète. Le centre de la ville comprenant plusieurs grands magasins et des bâtiments de valeur a tout particulièrement souffert. Les pertes matérielles dépasseront, croit-on, deux cent mille dollars.

Le Couvent des Sœurs de la Charité a été réduit en cendres, ainsi que les maisons suivantes: Hôtel Nichols et dépendances; Banque d'Ascension; magasin de bijouterie Trépagier; magasin de mercerie Netter; épicerie Naurin, et plusieurs maisons d'habitation.

Le feu a été éteint, causé par l'explosion d'un fourneau à gaz dans la cuisine de l'Hôtel Nichols. En se rendant compte que les pompiers étaient impuissants à lutter avec quelque chance de succès contre la marche du feu, les autorités de Donaldsonville ont demandé des secours aux localités voisines. Napoléonville a immédiatement répondu en envoyant ses pompes par train spécial.

Grâce à cette aide il a été possible d'organiser les secours sur une plus vaste échelle et après une lutte héroïque, à 4 heures le feu était éteint sous contrôle.

Il faut aussi signaler les secours prêtés par les propriétaires des plantations voisines, Belle Alliance, Libermuth, Lanoy et autres, qui ont envoyé un grand nombre de charrettes, lesquelles ont été utilement employées pour déménager le mobilier des maisons menacées par le feu.

Reception en l'honneur des officiers français.

Le Cercle Amilié de l'Alliance Française offrira une réception à l'amiral de Lajarte et aux officiers des navires de guerre français dans notre port, vendredi soir, de 4 à 6 heures, dans les spacieux salons de Mme Le Blanc.

Il ne sera pas envoyé d'invitation spéciale aux membres du Cercle, cette notice devant en tenir lieu.

Soumissions demandées.

Le 20 février 1911. Le Commissaire de la Division légère de la 2me Escadre à Monsieur le Consul de France à la Nouvelle-Orléans.

Monsieur le Consul, Les croiseurs cuirassés "GLOIRE", "AMIRAL AUBE" et "CONDÉ" devant arriver à la Nouvelle-Orléans vers le 22 courant et y séjourner quelques jours, je vous serais reconnaissant de vouloir bien provoquer pour cette date, et sous pli fermé, les offres des commerçants de la localité qui pourraient être désireux de nous fournir les vivres frais et autres articles, dont nous pourrions avoir besoin pendant notre séjour, ainsi que les locaux où nous pourrions faire nos repas. Les offres de fourniture qui nous seront nécessaires au départ.

A titre de renseignement et sans que cette indication puisse nous lier en quelque ce soit, l'importance approximative journalière de nos besoins pendant cette relâche, serait la suivante:

Pain frais, 1,300 kilogrammes. Viande fraîche, 500 " Bœufs vivants (au moment du départ), le nombre correspondant à un poids vif approximatif de 6,000 " Charbon, 3,000 tonnes. Fourrage (foin), 600 kilogrammes.

Toutes les conditions de recette se trouvent consignées aux projets de marché joints à ce pli. Je vous demanderai de faire mettre, dans les bureaux de votre chancellerie, à la disposition des soumissionnaires éventuels pour qu'ils puissent, en temps utile prendre connaissance des obligations auxquelles ils devront satisfaire.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Consul, l'assurance de ma considération la plus distinguée. MALEY.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LE GOUFFRE. GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LUTTES ET DETRESSE

XXII

ENTR'ACTE

(Suite)

Mais au milieu de ses victoires il s'oubliait ni cette Mathilde qui avait mis la Méditerranée

entre elle et lui, ni cette Gabriel, le dont il n'avait pu retrouver la trace.

Il ne désespérait cependant pas de la reprendre et il comptait sur le flair de son agent Laurent Quoitelet pour mener ses affaires à bonne fin.

En attendant, le temps passait.

Le petit hôtel de la rue Fortuny attendait vainement la disparue.

Elle ne donnait pas signe de vie.

Le grand hôtel de la rue des Saint-Pères ne recevait que de rares visites du mari de mademoiselle de Fel.

Pour lui malgré ses colères et ses regrets, le temps avait des siffles.

Les mois passaient comme des jours, les jours comme des éclairs.

Occupé de ses plaisirs, enivré de ses succès, il allait d'un casino à un autre, d'un champ de courses au boudoir d'une fille, toujours obsédé de l'idée fixe que la haine, jointe à des rages de désir, avait fini par enfoncer dans son cerveau.

Il les voulait!

Méthilde et l'autre! Non parce qu'il les aimait mais parce qu'elles lui résistaient et qu'il n'avait plus qu'un but dans la vie.

Les servir ou les briser! On arriva rapidement à la fin d'août 1888.

Trois lettres expliquèrent la situation des autres personnages de ce drame intime au moment où il allait tourner au tragique et se dénouer oracellement.

"Mathilde de Fel à son amie Alice Latour.

Tanis, 25 août.

"Ma chère Alice,

"Voilà de longs mois de passés loin de Paris, loin de toi.

"Quand je pense que je suis réduite à m'exiler, à quitter tout ce que nous aimons, ma tante et moi, notre maison, notre France et nos amis, pour échapper aux difficultés sans cesse renaissantes d'une communauté devenue impossible, d'un voisinage qu'on avait pu croire d'abord supportable et qui ne l'est pas; que notre existence, si riante jadis, si heureuse, est troublée à jamais, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je fusse morte et si ma fin ne serait pas une délivrance pour tous, pour moi d'abord et ensuite pour ma pauvre tante, qui se sacrifie, renonce à ses chères habitudes et se donne toutes les peines du monde pour m'égarer et paraître de belle humeur quand intérieurement, elle doit souffrir horriblement de l'étrange situation qu'on lui a créée et que nous a faite.

"Quel beau pays que cette Tunisie, ma chérie, et pourquoi fait-il que les occupations de ton mari ne lui aient pas permis de t'accompagner.

"Tu aurais visité avec moi ce jardin des Robinson et les ruines

malade, avec une tendresse infinie, comme si j'étais une de ces trois jeunes Anglaises que nous avons pour voisines de notre villa du Belvédère, et qu'on envoie exprimer plus docilement que dans les bruyères de Londres, sous le climat délicieux de Tanis, où l'air est si pur, le ciel si radieux, le soleil si chaud et si bienfaisant!

"Qu'elles sont jolies, ces pauvres enfants blondes, malgré le mal qui les dévore!

"Qu'elles sont douces et charmantes!

"Souvent elles viennent nous voir et se reposer, dans leurs courtes promenades, à l'ombre de notre veranda et de nos palmiers.

"Et ce sont des condamnées, comme moi, mais pas de la même façon.

"Tu sais que nous avons eu beaucoup de visites.

"Nos domestiques de Paris et de Marans se sont relayés tour à tour près de nous.

"Ma tante avait organisé une sorte de roulement de façon à ce qu'elle pût nous avoir le plaisir d'un de ces voyages qui laissent un souvenir durable dans notre mémoire.

"Quel beau pays que cette Tunisie, ma chérie, et pourquoi fait-il que les occupations de ton mari ne lui aient pas permis de t'accompagner.

"Tu aurais visité avec moi ce jardin des Robinson et les ruines

de cette orgueilleuse Carthage qui les fit trembler si longtemps.

"Partout, sur ce sol ravagé, si fécond autrefois, on ne rencontre que des restes de villas somptueuses, que ces colonnes de temples et de monuments que ces grands bâtisseurs élevaient de tous côtés, des mosaïques usées, des terrasses et des voies ensablées aujourd'hui qui ont dû voir les chars des belles patriennes courant dans la campagne au milieu des fleurs, drapées dans leurs tuniques avec des grâces de Vénus et des cortèges d'impératrices.

"Ce temps n'est plus, mais que de charme dans la contemplation de ces ruines et les réflexions qu'elles inspirent!

"Jusqu'à ce pauvre M. Rivolet qui s'est attaché aux douces heures de sa retraite de Sancerre, sa ville en pain de sucre, pour venir passer trois mois avec nous.

"Il s'est trouvé là en même temps que la vicomtesse de la Briffe et son fils.

"Nous les avons promenés d'un bout à l'autre de notre résidence en leur en faisant les honneurs.

"Ce fut un grand plaisir pour nous.

"Que n'étais-tu là, ma chère Alice!

"Nous sommes allés jusqu'à Sancerre, Keferson et Gafes.

"Nous avons vu de tout, le désert et la plaine merveilleuse,

des aigles, des vautours, des gazelles blanches, des flamants roses et jusqu'à une petite panthère dont un Arabe généreux nous offrit le cadavre.

"Elles deviennent rares et c'est heureux.

"Nous avons refusé le présent, comme tu penses, en remerciant de deux beaux lions de France le chasseur pour sa bonne intention.

"Ah! ma chère Alice, que merveilleux panoramas, quels aspects, quelles plantes extraordinaires! Et le bien de la mer qu'on ne se lasse pas d'admirer, la splendeur de ce ciel africain si peu semblable au nôtre!

"La vicomtesse de la Briffe, son fils Georges et moi, nous avons voulu pousser jusqu'à Gabès.

"C'est toute une caravane que nous formions, avec une escorte de gendarmes commandés par un sous-lieutenant qui s'est montré fort aimable.

"Il paraît que le pays n'est pas très sûr.

"Nous avions laissé à Karonan, la ville sainte, ma tante et son ami Rivolet, qui ne s'étaient pas sentis le courage d'entreprendre cette course intéressante mais assez pénible.

"Il y avait avec nous quelques Anglais, une lady et ses deux filles passionnées pour les excursions.

"Je te conterai bientôt les

curiosités de ce voyage, car ce sera sans doute notre dernière étape au fond de ce pays sauvage et qui ne tardera pas à se transformer par les colons y abondent et comme ils ont raison!

"Que de belles choses on y peut créer en suivant l'exemple des Romains, qui en avaient fait une succursale du paradis terrestre.

"Dès que nous serons de retour à Tanis, je pense que nous prendrons le bateau pour Naples.

"Nous reviendrons en France par l'Italie et la Suisse.

"Tu sais pourquoi et quel attrait m'y rappelle.

"J'ai eu de bonnes nouvelles de ma fille au moment de mon départ du Belvédère.

"Elle pense à merveille et se porte bien la chère infortunée.

"Je reviens à notre expédition de Gabès et ne veux pas m'attarder.

"La vicomtesse est intrépide. Aucune fatigue ne la rebute, aucun danger ne l'effraie.

"C'est la compagnie la plus résolue que puissent avoir des touristes.

"Elle est très bonne pour moi, vraiment, et j'avais tort jadis quand je la jugeais comme une manivelle langue et un esprit épieux.

"Elle ne dit de mal de personne et se borne à me phraser ce me manifestant une amitié que je